

La pomme de Darwin

« D'où êtes-vous ? D'où venez-vous ? »

Voilà le genre de questions que se posent deux inconnus amenés à faire connaissance. On ne noue pas des liens avec quelqu'un sans savoir d'où il vient ; sans avoir une idée de son milieu familial, de ses études, de l'endroit où il habite, mais aussi de tout ce qui a pu contribuer à faire de lui ce qu'il est.

Cette question – « d'où venez-vous ? » –, prise dans son sens le plus élevé, est le sujet de ce livre. S'il est important de comprendre les origines ethniques et l'identité culturelle d'une personne, la

question fondamentale reste celle que tout enfant pose tôt ou tard à ses parents : « D'où venons-nous ? » Chaque culture, avec ses traditions, apportera sa propre réponse. En ce qui me concerne – un petit garçon des années 1950 élevé dans une banlieue du New Jersey –, elle se trouvait dans les deux premières phrases de mon enseignement religieux :

Question : « Qui nous a créés ? »

Réponse : « Dieu nous a créés. »

Chaque année, cet apprentissage gagnait en profondeur, il devenait plus exigeant et abordait des questions plus subtiles sur la foi et la vertu. Mais chaque année, il débutait invariablement par cette même question – « Qui nous a créés ? » –, toujours suivie de la même réponse : « Dieu nous a créés. »

À quelques centaines de mètres à peine du bâtiment en brique rouge de St. Mary's, j'ai commencé à envisager l'éventualité d'une réponse différente. Dans cet autre établissement, on ne s'en tenait pas seulement aux immuables interrogations sur le bien et le mal qui nourrissaient notre catéchisme hebdomadaire ; on apprenait aux étudiants à croire à quelque chose d'au moins aussi grisant que le caractère divin de leurs origines – la possibilité que le monde qui nous entourait fût une construction organisée à laquelle nous puissions donner un sens. Cette grande foi laïque tirait sa force d'une culture où la science semblait alimenter aussi bien la flamme de l'imagination que celle d'un travail assidu. Et cette foi s'étendait à l'ensemble des êtres

vivants qui, comme le reste du monde naturel, étaient soumis à l'analyse de la science.

En me penchant sur ma jeunesse, je suis frappé de voir avec quelles précautions les deux pans de mon éducation ont été séparés afin de prévenir tout conflit. Des deux côtés, laïque et religieux, les enseignants évitaient de souligner l'opposition radicale entre les aspects les plus fondamentaux de leurs visions respectives du monde. Aucun n'a jamais suggéré un catéchisme qui commencerait ainsi :

Question : « Qui nous a créés ? »

Réponse : « C'est l'évolution qui nous a faits tels que nous sommes. »

Malgré tout, l'antagonisme entre ces deux points de vue est réel. La tradition-

nelle vision occidentale d'une humanité fille de Dieu puisait sa source, de façon directe et littérale, dans le récit historique des Écritures sacrées. Dieu était notre père spirituel, mais aussi l'agent direct de notre création. Il était à l'origine immédiate de notre existence, et chaque partie de notre corps était là pour prouver ses dons de planificateur et d'ingénieur. Par extension, la splendeur et la diversité du monde vivant qui nous entoure témoignaient des mêmes dons.

Charles Darwin reconnut lui-même combien l'analyse scientifique avait modifié sa vision de la vie et de l'humanité quand il écrivit la notice historique qui précède *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*, sa grande œuvre. Généreusement (et assez justement), il

accorda le crédit de cette transformation à un naturaliste français très contesté, Jean-Baptiste Lamarck :

Il [Lamarck] soutint dans ces ouvrages la doctrine que toutes les espèces, l'homme compris, descendent d'autres espèces. Le premier, il rendit à la science l'éminent service de déclarer que tout changement dans le monde organique, aussi bien que dans le monde inorganique, est le résultat d'une loi, et non d'une intervention miraculeuse¹.

Le raisonnement que Darwin prête à Lamarck a triomphé, c'est aujourd'hui évident. Les modifications du monde organique et inorganique ne sont plus attribuées à une « intervention miraculeuse ». Autrefois, il était possible de montrer une simple racine et d'alléguer l'action du Tout-Puissant comme la

seule façon d'expliquer qu'un objet aussi simple puisse croître et donner un bel arbre plein de vigueur. À présent, nous pénétrons dans la racine elle-même, nous examinons le programme d'expression génétique qui débute à la germination, et nous allons chercher nos réponses dans les complexités de la biologie moléculaire et de la biochimie. Cela ne signifie pas que nous réduisons la pousse à de simples phénomènes chimiques ou physiques. Disons plutôt que nous avons élevé notre niveau de compréhension pour appréhender la plante en laissant une place à l'émerveillement et au plaisir.

Mon intention, dans ce livre, est de tenter une approche qu'en règle générale on évite. Je veux poser un problème que beaucoup de mes collègues éludent et

m'attaquer frontalement aux réticences que nous avons presque tous à concilier les deux réponses différentes que suscite la question « Qui nous a créés ? ». Le problème est de savoir si oui ou non, Dieu et la théorie de l'évolution peuvent coexister.

Inutile de défricher de nouveaux territoires scientifiques pour aborder ce sujet. Le siècle et demi qui s'est écoulé depuis l'époque de Darwin nous a laissé tout le temps nécessaire pour tracer les contours de la question. Pour enrichir les idées de Darwin, nous disposons des apports d'un demi-siècle de biologie moléculaire, de l'exploration de l'espace et du temps par les sciences physiques, d'une compréhension de l'histoire de la Terre grâce à la géologie, et de l'extension des

limites de notre outil de raisonnement le plus puissant – les mathématiques. Nous devons être prêts à nous servir de toutes ces ressources dans des cadres nouveaux, à les utiliser de façon inédite, et à nous poser des questions qu'on n'entend pas toujours dans les cercles scientifiques.

Commençons par l'homme lui-même, Charles Darwin, un auteur d'une clarté exceptionnelle, dont les mots et les idées restent accessibles aujourd'hui.

Lecture d'été

Ma première rencontre avec Charles Darwin m'a coûté 1,99 dollar, le prix d'un exemplaire de poche de *De l'origine*

des espèces chez Penguin. J'ai acheté le livre en juillet 1966 dans un centre commercial du New Jersey. Suspendu durant cet été étrange entre le lycée et l'université, j'avais trouvé l'endroit idéal pour passer douze semaines à tirer agréablement profit de ma seule compétence exploitable – maître nageur – et gagner suffisamment d'argent pour subvenir à mes besoins durant ma première année universitaire. Dès que l'occasion se présentait, je complétais mon salaire plutôt chiche en donnant des leçons de natation aux enfants des membres du club nautique.

Ces leçons me permirent de mettre assez de côté pour acheter des ouvrages comme celui de Darwin. Lire des livres « sérieux » était devenu un de mes pro-

jets les plus importants de l'été. Toutes les heures, pendant une vingtaine de minutes, un des trois maîtres nageurs de service allait monter la garde dans une grande guérite située à l'entrée du club, afin de vérifier les identités et « d'accueillir avec enthousiasme les membres du club ». Après l'affluence du matin, lors des journées ensoleillées, j'avais du temps pour bavarder avec des jeunes de mon âge ou simplement ouvrir un livre.

Lire de façon visible faisait partie de mon autre projet « important », séduire une jeune fille du club nautique. Assez tôt dans notre flirt, elle me fit comprendre qu'à ses yeux, lire des livres sérieux était une marque de profondeur. Dès lors, pour parler comme à l'époque, je voulus être aussi « profond » que possi-

ble – du moins lorsqu'elle était à proximité. Cette année-là, mon programme de lecture comprit non seulement Darwin, mais aussi saint Augustin, T. S. Eliot, Marx, Will Durant, William Shirer, Milton et Dante. Je devais offrir un sacré spectacle, bien calé dans la guérite de l'accueil à peiner sur *La Terre vaine* et autres, tout en m'assurant en permanence que le titre était bien visible si jamais mon amoureuse venait à passer de façon impromptue.

Le souvenir que je conserve de cet été se teinte d'un mélange d'amusement et d'embarras. J'ai réussi à venir à bout de ces livres, à gagner un beau bronzage sur le perchoir des maîtres nageurs, à survivre à un chagrin d'amour, et alors que les jours commençaient à diminuer, je suis

parti affronter ma première année universitaire.

Aussi peu avouables que soient les motifs pour lesquels je m'étais attaqué à ces ouvrages, quelque chose se passa. Plusieurs livres s'imposèrent tant et si bien que je me retrouvais à les finir à l'arrière de la maison de mes parents, dans le jardin, avec en arrière-fond Mel Allen qui commentait les matchs nocturnes des New York Yankees. Chaque livre possédait sa vie propre, et chacun trouvait une place précise dans mon imagination. Les descriptions du Berlin d'avant-guerre me renvoyaient aux histoires de guerre de mon père ; Durant sut me convaincre que la philosophie était un sujet vivant, malgré la densité de sa langue et l'épaisseur de ses livres ; et saint Augustin me

fit réaliser que, même au V^e siècle après J.-C., des gens avaient les mêmes goûts et dégoûts que moi, les mêmes difficultés avec l'autorité, et les mêmes points faibles. De façon inattendue, ma préférence alla à Milton, dont *Le Paradis perdu* semblait au premier abord aligner vers après vers des extrapolations gratuites inspirées de la Genèse, si claire et si concise. Et puis, alors que j'étais sur le point d'abandonner l'ouvrage, je tombai sur le merveilleux passage de Milton où Dieu décide de créer Ève.

Adam se trouvait dans le Jardin d'Éden en compagnie des autres créatures de Dieu, le lion et l'agneau, le serpent et le colibri. Mais très vite, il s'apercevait qu'il avait quelque chose de spécial. Ce n'était pas son intelligence ni son ingé-

niosité, ni même sa ressemblance avec Dieu. Non, la différence qui s'imposait à l'esprit de l'Adam de Milton, c'était sa solitude. Il n'y avait que lui, parmi les créatures du Paradis, à être l'unique représentant de son espèce. Non sans audace, il vint se plaindre auprès du Tout-Puissant :

Que mes discours ne t'offensent pas, céleste Puissance ; mon Créateur, sois propice tandis que je parle. Ne m'as-tu pas fait ici ton représentant, et n'as-tu pas placé bien au-dessous de moi ces inférieures créatures ? Entre inégaux quelle société, quelle harmonie, quel vrai délice, peuvent s'assortir² ?

Quelle société, en effet ? Adam eut vite fait de constater que le Paradis, aussi magnifique fût-il, ne lui accordait que fort peu d'occasions de bavarder. Errer

seul dans le beau jardin de Dieu était peut-être un agréable moyen de passer le temps, mais il se trouvait que lui, Adam, avait autre chose en tête :

Je parle d'une société telle que je la cherche, capable de participer à tout délice rationnel, dans lequel la brute ne saurait être la compagne de l'homme : les brutes se réjouissent chacune avec leur espèce, le lion avec la lionne, si convenablement tu les as unies deux à deux³ !

À ma grande stupéfaction, le Dieu de Milton accéda à la requête d'Adam, et il consentit à apaiser sa solitude avec une nouvelle création – Ève. Les choses, alors, se compliquèrent, pourrait-on dire, dans des circonstances que nous connaissons pour la plupart très bien. John Milton décrivait la mère de l'huma-

nité en des termes très différents de la prose pleine de retenue de la Genèse :

La femme porte comme un voile sa chevelure d'or, qui descend éparse et sans ornement jusqu'à sa fine ceinture, se roule en capricieux anneaux, comme la vigne replie ses attaches : symbole de dépendance, mais d'une dépendance demandée avec une douce autorité, par la femme accordée, par l'homme mieux reçue ; accordée une soumission contenue, un décent orgueil, une tendre résistance, un amoureux délai. Aucune partie mystérieuse de leur corps n'était alors cachée ; alors la honte coupable n'existait point : honte déshonnête des ouvrages de la nature, honneur déshonorable⁴...

Les vers de Milton avaient tout pour enflammer un jeune homme de dix-huit ans dont les découvertes de l'été suivaient dans son imagination un cheminement étonnamment semblable à celles de

l'Adam de la fiction. J'ai commencé à penser qu'au sein de cette œuvre épique, si respectée et admirée par des institutions éducatives poussiéreuses, se cachait le fruit défendu du désir, de la passion, et la moins scolaire de toutes les qualités, l'humour – un humour étonnant, plein d'ironie. Peut-être qu'en lisant ces grands classiques du passé, on finissait par en découvrir les bons côtés.

À côté du sujet

De l'origine des espèces de Charles Darwin fut l'unique livre scientifique que je lus cet été-là. Comme je suis biologiste, on pourrait s'attendre à ce que je dise que la puissance et la subtilité de

cette grande œuvre suscitèrent une vocation de chercheur scientifique. Rien n'est plus loin de la vérité. J'ai trouvé Darwin *ennuyeux*. J'ai cherché le bon côté, quelque chose qui fût à la hauteur des passages sensuels de Milton, mais sans rien découvrir. Du moins, pas cet été-là.

Dès les toutes premières pages, il fut clair pour moi que le livre de ce naturaliste du XIX^e siècle ne jouait pas dans la même catégorie que les autres ouvrages de mon programme de bord de piscine. Dans un sens, c'était compréhensible. Il en allait ainsi avec tous les ouvrages scientifiques. M. et M^{me} Tout-le-Monde ne lisent plus les *Principes* de Newton ou les *Principes de géologie* de Lyell, alors que nous nous délectons toujours de leurs contemporains littéraires, Swift et

Dickens. En revanche, Darwin est toujours très lu. Ce qui signifie, pour en tirer une conclusion logique, que sous la couverture de ce classique, il y avait des idées importantes.

Je me rappelle avoir lu les trois premiers chapitres de l'*Origine* sans sauter une page, avant de perdre patience. Je découvris alors les résumés précis charitablement placés à la fin des autres chapitres. Je me précipitai sur ces résumés, le rêve de tout étudiant, et progressai ainsi, consciencieusement, jusqu'à ce qu'enfin, par un après-midi pluvieux, alors que je surveillais une piscine vide et un parking désert, je décidai que j'en avais terminé avec Charles Darwin. *De l'origine des espèces* m'avait juste semblé trop banal.

Rien, dans la lecture adolescente que je fis du livre, ne pouvait rivaliser avec la poésie sensuelle de Milton, la « morne obscurité » d'Eliot ou la puissance glaçante de l'admonestation de Dante au-dessus des portes de l'Enfer : « Ô toi qui entres ici, abandonne tout espoir ! » Face à ces chefs-d'œuvre, tout ce que Darwin avait à offrir c'était le compte rendu plein de bon sens d'une suite d'observations sur la nature des êtres vivants.

Les arguments de l'auteur – et il parlait lui-même de son livre comme d'un « long argument » – sont à peu près les suivants :

1. On observe chez les plantes et les animaux domestiques un registre considérable de variations.

C'était une évidence. Après tout, ces variations sont la matière première sur laquelle travaillent les éleveurs d'animaux et tous ceux qui vivent de la terre. En sélectionnant, consciemment ou non, les individus qui engendreront la génération suivante, ils forment peu à peu des variétés nouvelles et distinctes, qui peuvent se différencier à ce point les unes des autres qu'on a peine à y voir une même espèce.

Prenons par exemple deux races canines : le dogue danois et le chihuahua. Sans l'ombre d'un doute, il s'agit de chiens (*Canis familiaris*), descendant d'un ancêtre commun. Mais imaginons la manière dont un naturaliste qui n'aurait jamais vu de chien réagirait face à ces deux créatures. Il conclurait – là

encore sans l'ombre d'un doute – qu'il s'agit de deux espèces différentes. C'est la variation !

2. Il existe un même registre de variations dans la nature parmi les espèces sauvages.

Je me suis interrogé sur ce point, et j'étais même prêt à « défier » Darwin ; mais il a résumé son argument de façon convaincante – les variations étaient si importantes, soulignait-il, que les naturalistes pouvaient discuter sans fin entre eux pour savoir si les individus d'un type largement répandu représentaient une ou deux espèces.

Si l'on compare la flore de la Grande-Bretagne à celle de la France ou à celle des États-Unis, flores décrites par différents botanistes, on voit

quel nombre surprenant de formes fut classé par un botaniste comme espèces, et par un autre comme variétés.

Si à cette époque de ma vie, mon bagage scientifique était des plus légers, il suffisait pour que j'adhère à l'hypothèse de Darwin. Les discussions sur les différences précises que deux populations devaient révéler pour constituer des espèces distinctes étaient assez simples. Au bout du compte, ces variations naturelles n'étaient pas qu'un détail, pour Darwin. Afin d'être certain qu'on ne se méprenait pas sur son propos, il écrivait dans le chapitre 2 intitulé « De la variation à l'état de nature » :

Ces différences se fondent l'une dans l'autre par des degrés insensibles, constituant une véritable

série ; or, la notion de série implique l'idée d'une transformation réelle⁵.

« Une transformation réelle ? » De quoi s'agit-il ? Mais n'allons pas trop vite.

3. Tous les êtres vivants sont engagés dans une lutte pour l'existence.

Comme toute personne qui s'est déjà occupée d'un petit jardin, je sus immédiatement que Darwin avait raison sur ce point. Je n'avais peut-être que dix-huit ans, mais j'avais déjà vu des tomates succomber à une attaque de chenilles, des fourmis rouges démembrer un infortuné scarabée, et des dizaines de jeunes pousses de pelouse et de mauvaises herbes germer, pour ensuite se flétrir et dispa-

râtre sous les rayons ardents du soleil d'août. Malgré ce carnage, notre petit jardin grouillait de vie.

Darwin expliquait cela avec concision. D'abord, les choses vivantes peuvent se reproduire et se multiplier.

Il n'y a aucune exception à la règle que tout être organisé se multiplie naturellement avec tant de rapidité que, s'il n'est détruit, la Terre serait bientôt couverte par la descendance d'un seul couple⁶.

Puisque seule une partie de cette progéniture va survivre, il s'engage une lutte pour l'existence – la même lutte dont j'avais été le témoin au quotidien dans notre jardin. Et au final, une idée clé : c'est entre les individus des mêmes espèces que la lutte est la plus féroce. Pour-

quoi ? Parce que les membres de votre espèce ont besoin des mêmes ressources que vous pour survivre. En résumé, regardez-vous dans un miroir pour savoir quelle tête a votre concurrent n° 1 – il va beaucoup vous ressembler.

De cette lutte, combinée à la variation, résulte la sélection naturelle. Darwin commence le quatrième chapitre de *l'Origine*, intitulé « La sélection naturelle », avec une question rhétorique : « Quelle influence a, sur la variabilité, cette lutte pour l'existence que nous venons de décrire si brièvement⁷ ? »

Cette influence est automatique, répondait Darwin. Ce n'est pas à ceux qui ont perdu dans la lutte pour l'existence de produire la génération suivante ; cette récompense, la plus grande, revient aux

gagnants – ils vont transmettre leurs caractéristiques gagnantes à leur descendance.

Cela signifie que les conditions existant dans la nature, que ce soit dans mon jardin, aux îles Galápagos ou au sommet du mont Fuji, agissent constamment sur la variation naturelle, faisant le tri entre des variations qui échouent et d'autres qui réussissent. Quand les forces en présence amènent à la division d'une espèce en deux populations, la sélection naturelle va agir sur chacune, séparément, jusqu'à ce qu'elles aient accumulé assez de différences pour donner deux espèces distinctes (et nouvelles).

C'était aussi simple que ça. Toute la théorie de Darwin se trouvait là, dans ces principes. Mais quatre chapitres et une

centaine de pages ne pouvaient suffire à notre proluxe auteur. Il poursuivait ainsi sur onze chapitres supplémentaires, expliquant avec un soin du détail engourdissant les implications de sa théorie dans les domaines de la biogéographie, de la paléontologie, de l'embryologie, mais aussi en ce qui concerne la classification ou la question du comportement instinctif. Il envisageait même les objections ; et dans le cas où quelque chose d'important aurait échappé au lecteur, il livrait un chapitre de conclusion dans lequel il récapitulait ses arguments.

J'étais bien obligé d'admettre que chacune des quatre pierres angulaires de sa théorie était indiscutable. Les éleveurs et les agriculteurs faisaient appel à la grande variabilité des animaux et des

plantes domestiques pour créer de nouvelles variétés. La même variabilité existait dans la nature. Les conditions de vie plaçaient chaque individu en compétition avec les autres. Et cette compétition affectait clairement le type de variations qui perduraient.

On raconte que Thomas Henry Huxley, qu'on devait surnommer le « bouledogue de Darwin » pour sa défense acharnée du darwinisme, aurait fait remarquer après avoir lu l'*Origine* : « Comment se fait-il que je n'y aie pas pensé ? » J'aimerais pouvoir dire que j'ai eu le même sentiment ; ce ne fut absolument pas le cas. Les observations de Darwin me semblaient profondément évidentes. Elles conduisaient à une conclusion tout aussi évidente – à savoir

que toute vie était étroitement liée aux autres, ce qui n'avait rien de vraiment stupéfiant pour moi à ce moment-là.

On dit souvent que l'enseignement scientifique américain, notamment à l'époque de ma jeunesse, dans les années 1950 et 1960, était si timide sur la question de l'évolution que toute une génération a grandi en ne sachant pratiquement rien du sujet. S'il y a sans doute une part de vérité là-dedans, j'avais quand même comme la plupart des jeunes de mon âge une assez bonne compréhension de l'histoire de la Terre. Cette compréhension avait été renforcée par quelques visites aux collections de l'American Museum of Natural History, à New York. Les os et fossiles, et surtout la reconstitution du grand dinosaure,

laissaient peu de doute sur le fait que la vie avait été un jour très différente de ce qu'elle était aujourd'hui. Nous fûmes tous assez rapidement convaincus que l'évolution était le processus à l'origine des changements spectaculaires dont le musée témoignait de façon frappante.

Ma première rencontre avec la prose précise et épuisante de Darwin ne fut pas un moment particulièrement mémorable. Au mieux, cela m'avait permis de saisir l'origine de ces riches et merveilleuses idées du passé. Mais comme la plupart de mes contemporains d'alors, j'attribuais peu de valeur au contexte historique. Je ne trouvai rien dans l'*Origine* qui méritât d'être lu à mon amoureuse, ce qui à mes yeux, en faisait de loin le

livre le plus ennuyeux d'un été par ailleurs inoubliable.

Un esprit dangereux

Quand j'y repense, il y eut juste une chose qui m'empêcha d'abandonner l'ouvrage de Darwin, une chose extraordinaire qui me poussa à lire au moins un bout de chaque chapitre, l'ensemble de la conclusion, puis à revenir sur chacun des résumés. Cette motivation provenait d'une caractéristique que je n'avais rencontrée dans aucune autre de mes lectures. Les gens avaient *peur* du livre.

Mon père, qui n'avait eu la possibilité d'entrer à l'université qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'il avait

pu poser son fusil et bénéficier de son GI Bill¹, s'était assez peu intéressé à mes efforts intellectuels cet été-là. En me voyant plongé dans Darwin, il me fit pensivement remarquer que je lisais un livre dangereux et que je devais être prudent. Je m'interrogeai sur ce commentaire. On m'avait déjà fait le même au club nautique. « Parlez de ce livre avec quelqu'un, surtout, m'avait déclaré un membre d'un ton solennel. Et attention à ne pas perdre vos valeurs. » Au début, ces avertissements avaient rendu le livre beaucoup plus intéressant, et j'avais essayé de trouver dans les premiers chapi-

1. Le GI Bill est une loi américaine de 1944 accordant aux soldats démobilisés de la Seconde Guerre (les GI's) le financement de leurs études ou de formations professionnelles, entre autres. (N.D.T.)

tres ce qu'il pouvait avoir de scandaleux. Mais je ne découvris aucun passage justifiant de telles inquiétudes. Malgré tout le soin de ma lecture, le scandale m'avait échappé.

Ce fut une réelle déception. Pourtant, la mise en garde de mon père n'était pas sans fondement, je le savais. Au lycée, j'avais suivi deux cours de biologie. Mon premier professeur, Paul Zong, était un amoureux de la vie qui voulait nous entraîner dans la biologie telle qu'il la concevait – une communauté d'exploration systématique, de classification et de nomenclature. Alors que j'ai obtenu deux diplômes universitaires et accumulé des années de spécialisation, je peux affirmer que ma connaissance en matière de classification et de nomencla-

ture a atteint son apogée au matin de mon examen final de biologie en classe de seconde. Quand j'en eus terminé avec les cours de Paul Zong, je savais exactement ce que je voulais devenir – biologiste. Je n'ai jamais changé d'avis.

Je retrouvai la biologie en terminale, dans le cadre d'un cours de perfectionnement, avec un enseignant peu inspiré dont il vaut mieux taire le nom. Ces cours ne mériteraient même pas d'être mentionnés s'il n'y avait pas un point commun frappant avec ceux du merveilleux M. Zong. Aucun de ces deux professeurs ne faisait mention de l'évolution.

M'interrogeant des années plus tard sur la question, et me demandant si mes souvenirs étaient exacts, j'ai retrouvé

l'édition exacte du livre de biologie que nous utilisons pour le premier de ces cours. Le mot « évolution » n'apparaissait pas dans l'index. Si Charles Darwin était mentionné, c'était uniquement dans un chapitre intitulé assez bizarrement : « Les variations organiques dans le temps ». Certains faits de l'histoire naturelle étaient trop incontestables pour qu'on les occulte totalement ; en revanche, on évitait avec soin de faire allusion à l'évolution. Mes deux professeurs avaient suivi la même stratégie. J'avais étudié la sélection naturelle, les fossiles humains et l'ère des dinosaures. Je n'avais tout simplement pas étudié *l'évolution* en tant que sujet spécifique.